

**U.S.A**

## Les limites de la puissance impérialiste

Jean-Marie Vincent

**A**u lendemain de la seconde guerre mondiale les Etats-Unis d'Amérique étaient indéniablement la première puissance mondiale. L'U.R.S.S. à la même époque était exsangue et terriblement affectée dans son économie par les pertes humaines et matérielles consécutives à l'invasion allemande. Les autres grandes puissances d'avant 1939, la Grande-Bretagne, le Japon, l'Allemagne, la France sortaient épuisées ou complètement vaincues du conflit. Rien ne semblait pouvoir contrebalancer la force militaire ou la puissance économique du colosse américain. L'O.N.U. et la plupart des accords internationaux de l'époque furent établis d'ailleurs sous son égide et sous sa supervision directe. Rien n'apparaissait possible sans lui ou contre lui.

Dès 1945 les dirigeants américains prirent conscience de cette situation et voulurent en tirer parti. Alors que sous Roosevelt (mort en avril 1945) ils se montraient encore désireux de prolonger l'alliance de la période de guerre avec l'U.R.S.S. en une entente en bonne et due forme pour organiser la paix dans un esprit conservateur, sous Truman, et surtout après l'explosion des bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, ils en vinrent à penser qu'il n'était pas nécessaire de payer à Staline le prix de sa collaboration à un ordre mondial nouveau et qu'en tout état de cause il valait mieux ne pas avoir à faire confiance à une puissance communiste. Avant même que la doctrine Truman de guerre froide soit proclamée en 1947, elle était appliquée dans les faits par le gouvernement de Washington : les Etats-Unis d'Amérique se voulaient le garant de l'ordre mondial et les surveillants de son évolution économique et sociale.

Cette politique remporta des succès non négligeables. La vague de mécontentement révolutionnaire dans les pays occidentaux s'enlisa très vite. Les régimes fragiles de « démocratie nouvelle » d'Europe de l'Est, soumis à des pressions politiques, économiques d'ordre divers (plan Mars-

hall par exemple) se replièrent sur eux-mêmes en adoptant sous la pression soviétique des méthodes stalinienne destinées à maîtriser les tendances centrifuges, méthodes qui ne pouvaient que susciter la répulsion. En même temps les anciennes puissances coloniales encouragées par ce climat contre-révolutionnaire entreprenaient des guerres de reconquête en Indochine, en Indonésie, en Malaisie, voire en Grèce (où l'intervention britannique fut vite relayée par l'intervention américaine).

Il n'y eut pourtant pas de succès américain décisif, c'est-à-dire susceptible d'imposer la « pax americana » au monde. En 1948-49 la révolution chinoise, irrésistible dans sa marche en avant, venait soustraire 600 millions d'hommes à la domination impérialiste par Kuomintang interposé. En 1949 l'Union Soviétique mettait fin au monopole nucléaire des Anglo-Saxons. Tout cela changeait considérablement le rapport des forces. On le vit bien lors de la guerre de Corée, où les dirigeants américains et britanniques s'accordèrent pour empêcher Douglas MacArthur de franchir le Yalu et d'envahir la Chine. On le vit bien aussi au cours de la guerre d'Indochine, lorsque les Etats-Unis furent dans l'incapacité de sauver leur allié français de la défaite militaire.

\*  
\*\*

Après 1954 la politique américaine, incarnée par Foster Dulles, se préoccupa surtout de colmater les brèches. Les pactes comme l'O.T.A.S.E., l'A.N.Z.U.S. furent créés pour établir une ceinture de sécurité autour de la révolution chinoise et de la révolution vietnamienne. Le réarmement de l'Allemagne de l'Ouest fut imposé aux puissances réticentes comme la France. Le travail de la C.I.A. fut intensifié dans le monde afin de prévenir des développements politiques incontrôlables (ex : le coup d'Etat au Guatemala). On envoya les marines au Liban en 1958 pour se prémunir contre

certaines conséquences de la chute de Noury Saïd en Irak. Mais les résultats ne furent pas non plus très satisfaisants à la fin de cette période (1959-1960). Le triomphe de la révolution cubaine à la fin de 1958 et au début de 1959 secoua tout l'équilibre latino-américain. Le lancement des spoutniks à partir de 1957 remit en question le dogme de la supériorité technologique américaine. Enfin en Europe occidentale certaines puissances impérialistes secondaires comme la France commençaient à trouver lourde l'hégémonie américaine en fonction de leur propre dynamisme économique et de la relative stagnation des Etats-Unis.

Si les classes dirigeantes américaines voulaient éviter une lente érosion de leurs positions dans le monde, il leur fallait trouver une autre réponse que la pactomanie réactionnaire de Foster Dulles, qui justement ne faisait que réagir aux événements au jour le jour sans vues stratégiques claires. Elles trouvèrent cette nouvelle politique grâce aux efforts de l'équipe réunie autour de John Kennedy. Les actions et les réactions du gouvernement des Etats-Unis devaient, à l'avenir, correspondre à une stratégie globale — tout faire pour affaiblir les mouvements dits subversifs à l'échelle de la planète — appliquée avec discernement en fonction des conditions politiques régionales — mise au point de la guerre spéciale pour les zones de guérilla, appui sur des « réformismes » locaux dans d'autres secteurs. Un des éléments de cette stratégie globale était naturellement de jouer sur les divisions du camp adverse pour y créer des fissures, d'où les distinctions entre le degré d'agressivité des différents Etats Communistes. Ce jeu fut particulièrement visible dans le domaine nucléaire. Les Etats-Unis, sous Kennedy, poussèrent de façon vigoureuse la course aux missiles (I.C.B.M.), utilisèrent en 1962 la première occasion venue (l'installation de fusées à portée intermédiaire à Cuba) afin d'affronter l'Union Soviétique et de lui prouver qu'elle ne pouvait s'en remettre simplement à l'équilibre de la terreur, mais devait au contraire rechercher des accommodements avec Washington pour limiter les possibilités d'ascension aux extrêmes (chantage nucléaire). Tout cela aboutit en 1963 au traité sur l'interdiction des explosions nucléaires en surface, mais aussi à l'exacerbation des ten-

sions entre Soviétiques et Chinois, ces derniers se rendant bien compte qu'ils ne pouvaient plus tabler sur le bouclier nucléaire soviétique et que les dirigeants de Moscou se montreraient de plus en plus réservés à l'égard des mouvements de libération nationale et sociale du Sud-Est asiatique.

\*  
\*\*

Apparemment les dirigeants américains avaient remporté une très grande victoire. En 1963-1964 ils avaient effectivement l'impression de n'avoir jamais été aussi forts et de pouvoir contrôler l'évolution de la planète beaucoup mieux que pendant la décennie précédente. Sans doute est-ce cela qui explique leur optimisme dans l'affaire du Vietnam malgré l'effondrement du régime Diem sous les coups du F.N.L. En y mettant les moyens militaires nécessaires, en intimidant la Chine et en pratiquant l'escalade ils pensaient régler la question en quelques mois (McNamara). Cette ivresse de puissance fut encore renforcée s'il en était besoin par le succès de Saint-Domingue. 1965 fut de ce point de vue l'apogée de l'ère Kennedy-Johnson.

Pourtant le processus de dégradation commença aussitôt. L'escalade ne conduisit pas aux résultats escomptés, mais stimula au contraire la lutte du peuple vietnamien. La division du mouvement communiste international ne suscita pas le découragement chez les révolutionnaires du « tiers monde », elle leur permit en fait d'affronter leurs problèmes avec une liberté d'esprit beaucoup plus grande tant en Amérique latine qu'au Vietnam. Ainsi au fur et à mesure que le temps passait « l'opération de police » menée au Vietnam par les Américains devenait un test majeur, une confrontation de dimension historique. La plus puissante armée du monde était mise en échec par la guerre révolutionnaire, la plus puissante économie du monde voyait s'accumuler les difficultés de ses paiements extérieurs, le mythe de l'invincibilité américaine commençait à perdre de son emprise sur les esprits.

Depuis, les coups de boutoir du F.N.L. au début de 1968, la crise du système monétaire interna-

tional et du dollar, la montée de l'opposition à l'agression américaine dans le monde mettent en crise la stratégie globale des Etats-Unis, secouent leur système politique, ébranlent leur prestige et multiplient les résistances à leur hégémonie. Le gouvernement américain est par suite confronté à un dilemme qu'il est incapable de trancher dans les circonstances actuelles : ou bien il fait, comme on dit, la part du feu en réduisant l'ampleur de ses engagements économiques et militaires à l'échelle mondiale, c'est-à-dire en abandonnant du terrain aux forces révolutionnaires, ou bien il continue la même politique avec des moyens insuffisants pour stopper le processus de dégradation de ses positions économiques et politiques dans le monde.

Il y a là pour le mouvement socialiste international une occasion historique à saisir, une situa-

tion à exploiter. En luttant pour que des masses de plus en plus importantes expriment leur solidarité avec la lutte du peuple vietnamien, en luttant pour que les conséquences de la crise des relations économiques internationales ne trouvent pas sa solution sur le dos des travailleurs, il peut transformer la position difficile de l'impérialisme en une véritable retraite. Ainsi par une conjonction des fronts militaires (Vietnam, Amérique latine), politiques et économiques (Europe en particulier) peut se trouver vérifié le mot d'ordre de Che Guevara : créer deux, trois, plusieurs Vietnam. Une nouvelle ère de l'histoire du monde est possible, car il étouffe dans le cadre du « statu quo » économique et social actuel. □